Leopold H. Haimson, Russia's Revolutionary Experience, 1905-1917

Jean-Paul Depretto

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/4662>

DOI : 10.4000/monderusse.4662

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 805-808

ISBN : 978-2-7132-2098-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Jean-Paul Depretto, « Leopold H. Haimson, Russia's Revolutionary Experience, 1905-1917 », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, consulté le 03 septembre 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4662> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.4662>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Leopold H. Haimson, Russia's Revolutionary Experience, 1905-1917

Jean-Paul Depretto

RÉFÉRENCE

Leopold H. HAIMSON, **Russia's Revolutionary Experience, 1905-1917**. New York : Columbia University Press, 2005, 265 p.

- 1 La composition du dernier livre de Leopold H. Haimson, spécialiste reconnu du mouvement ouvrier russe qui a été à l'origine d'une véritable « école » aux États-Unis¹, peut, à première vue, dérouter le lecteur. Il réunit en effet deux essais fort différents, précédés d'une introduction de David McDonald, et ne comporte pas à proprement parler de conclusion. Mais il serait trompeur de s'en tenir à cette impression.
- 2 Le premier essai porte sur « Lenin, Martov et la question du pouvoir » entre la révolution de 1905 et Octobre 1917. Il traite de « l'interaction entre l'armature conceptuelle fournie par les visions du monde de ces deux adversaires et la situation en rapide évolution » (introduction, p. XVII). Lenin et Martov fondaient leur action sur des conceptions foncièrement divergentes des moyens à employer pour réaliser leurs objectifs révolutionnaires. Leurs positions politiques, bien que caractérisées par leur souplesse, demeuraient fidèles aux leçons différentes que chacun d'eux avait tirées de l'expérience de 1905 quant au rôle du pouvoir politique dans la dynamique des processus révolutionnaires. L'aspect le plus novateur de cette étude concerne l'évolution de Martov entre les journées de juillet 1917 et la prise du pouvoir par Lenin. Grâce aux documents publiés dans les trois volumes de *Men'sheviki v 1917 godu*², Leopold Haimson a pu établir que Martov avait pris un tournant dès le 3 juillet : la démission des ministres K.-D. signifiait à ses yeux que la bourgeoisie était passée dans le camp de la contre-révolution. Il se convertit alors à l'idée que le gouvernement de coalition devait être remplacé par un régime de « toute la démocratie », excluant la bourgeoisie et reposant sur le soutien du prolétariat industriel, de la petite bourgeoisie urbaine et des masses

paysannes. Cette révision est d'autant plus remarquable qu'il avait jusqu'alors constamment insisté sur « l'arriération » de la paysannerie. Pour lui, les désordres qui avaient éclaté spontanément pendant l'été dans la province de Tambov et les désertions de soldats montraient que les paysans de cette région et les déserteurs s'étaient libérés de l'influence de la bourgeoisie quant aux questions de la terre et de la paix. Si, le 24 octobre au soir, Lenin insiste sur la nécessité pour les bolcheviks de prendre le pouvoir à tout prix avant la réunion du deuxième congrès des soviets, c'est qu'il craint que les délégués n'hésitent et ne soient enclins à soutenir la formation d'un gouvernement de « toute la démocratie » ou « de tous les socialistes » prôné par Martov et ses alliés, cette solution risquant de trouver un large appui parmi les délégués, y compris les S.-R. de gauche, et même les bolcheviks.

- 3 Ce premier essai constitue incontestablement un travail de qualité : clarté de l'exposé, grande capacité de synthèse, remarquable connaissance des textes et des contextes.
- 4 Le spécialiste d'histoire ouvrière que je suis avoue cependant volontiers préférer le second, consacré à la reprise de l'agitation ouvrière en Russie après le massacre de la Léna qui – le 4 avril 1912 – fit, selon la commission d'investigation du sénateur Manuhin, 170 morts et 372 blessés parmi les ouvriers en grève de la Lena Goldfields Company. Cette hécatombe provoqua une vague de grèves spontanées de solidarité avec les victimes : au soir du 18 avril, la capitale comptait 100 000 grévistes ; la province, y compris Moscou, était aussi touchée. En revanche, ces événements tragiques ne provoquèrent pas une protestation publique de la classe cultivée comparable à celle qui avait suivi le « dimanche rouge » de janvier 1905 : la jeunesse étudiante constitue la seule exception majeure. À Moscou comme à Saint-Petersbourg, les ouvriers se contentaient le plus souvent de mener leur action dans les usines et les quartiers industriels : contrairement à ce qui s'était passé en septembre et octobre 1905, ils ne voulaient pas franchir les barrières physiques et psychologiques qui les séparaient désormais de la société « censitaire ». Perquisitions et arrestations de suspects, mesures de sécurité permirent aux autorités d'empêcher les manifestations du 1^{er} mai 1912 dans de nombreux centres industriels de province, mais cette politique n'eut pas le même succès partout : la capitale mise à part, les ouvriers furent bien plus de 100 000 à faire grève ce 1^{er} mai, chiffre remarquable en regard de l'atonie de 1911. Mais nulle part le mouvement ne fut aussi large qu'à Saint-Petersbourg, où presque toutes les grandes entreprises et nombre de petits ateliers et d'imprimeries firent grève. Une partie (minoritaire) des industriels de Moscou et de la capitale réagit en infligeant des amendes pour participation au 1^{er} mai. Cette affirmation de l'autorité patronale contribua à déclencher une nouvelle vague de grèves en vue d'obtenir l'annulation de ces amendes. Cette vague toucha surtout Saint-Petersbourg, la construction mécanique et le travail des métaux essentiellement. Ces grèves furent marquées par une nouvelle exigence : que les représentants élus des ouvriers participent au règlement des conflits du travail. Après les défaites subies par les grévistes au printemps et au début de l'été, défaites dues notamment à la répression, le nombre des débrayages, qui s'était fortement accru après le massacre de la Léna, diminua tout aussi nettement. Mais le début de l'automne connut une reprise des grèves et des manifestations plus offensives encore qu'auparavant.
- 5 Je n'ai fait ici que résumer schématiquement l'analyse très fouillée menée par Leopold Haimson en s'appuyant sur une riche palette de sources : lettres des correspondants de la presse ouvrière, articles de journaux des diverses tendances d'opinion, débats à la Douma, rapports du Département de police (très précieux), statistiques des grèves. Loin

d'être facteur de myopie, cette analyse en profondeur de l'année 1912, remarquablement objective, permet à elle seule de tirer des conclusions générales fondées. Toutefois, quel que soit son intérêt, la connaissance du mouvement des grèves en cette année de reprise, après la dépression qui a suivi l'échec de la révolution de 1905, ne constitue pas un objectif en soi. Elle est plutôt un moyen de sonder les mentalités, s'il est permis d'employer un mot aujourd'hui passé de mode. Ce qui intéresse Leopold Haimson, c'est de mettre en évidence la naissance d'une identité collective, la « transformation des chaotiques masses laborieuses russes en une classe ouvrière [...] », pour reprendre les termes employés en 1913 par un commentateur K.-D., Izgoev (cité p. 200). La police et les journaux ont souligné la puissance des sentiments de solidarité qui se sont exprimés après le massacre de la Léna ; comme l'écrivait un éditorialiste de *Reč* le 11 mai 1912, « [...] les ouvriers sont déjà conscients d'eux-mêmes comme classe séparée et leurs actions prennent un caractère de classe nettement défini » (p. 170). À la veille de la guerre, le monde ouvrier russe manifestait une unité croissante, surtout dans les grands centres urbains, malgré les conflits de générations entre les jeunes de la ville et leurs aînés, et il était en opposition avec tout le système d'autorité. Les travailleurs manuels revendiquaient à la fois l'égalité avec la société « censitaire » et leur différence, d'où une certaine ambivalence : cohabitaient ainsi la volonté de se voir reconnus comme des êtres humains ayant les mêmes droits que les privilégiés et le sentiment d'être des ouvriers enfermés dans un conflit irrémédiable avec la bourgeoisie. Cette double insistance sur l'égalité et la séparation constitue un trait fondamental de la psychologie et du comportement des ouvriers : on le retrouve en 1917 dans les rapports des soviets avec le gouvernement provisoire. C'est dans cette analyse des mentalités que Léopold Haimson est le meilleur. Avec une rare finesse psychologique, il dépeint les valeurs morales des milieux ouvriers, l'importance des notions de dignité humaine et de respect, de honte aussi ; il montre le caractère central de l'exigence du vouvoiement par les supérieurs hiérarchiques, et d'abord par les contremaîtres, qui signifiait le refus d'être traités comme des esclaves. La lecture de ces pages donne le sentiment, rare, que l'auteur est parvenu à pénétrer « dans la tête » des gens ordinaires.

- 6 Il n'est pas possible d'évoquer tous les aspects de ce riche ouvrage, qui reprend et approfondit des thèmes déjà abordés par Leopold Haimson dans des travaux antérieurs. L'auteur, qui travaille depuis plus de cinquante ans sur la période finale de l'Empire et possède une connaissance hors pair de son sujet, a apporté une contribution de poids au débat sur les origines de 1917, en ne séparant jamais histoire sociale et histoire politique et en prêtant grande attention au langage des acteurs. Il estime que la modernisation condamnait le tsarisme à l'effondrement et s'oppose ainsi aux thèses des chercheurs libéraux, mais considère que le succès de Lenin n'avait rien de fatal. J'aurais cependant fortement envie de discuter les propositions épistémologiques exposées, implicitement, dans la « note sur les sources » qui figure en fin de volume, mais la place manque ici pour un débat sérieux. Qu'il suffise de dire que le livre de ce maître devrait être lu non seulement par tous les historiens de la Russie, mais aussi par tous ceux qui s'intéressent aux rapports entre les milieux populaires et la politique.
- 7 Un regret, pour terminer, qui s'adresse non à l'auteur, mais à l'éditeur : il n'est pas normal qu'une maison aussi prestigieuse laisse passer autant de fautes de frappe.

NOTES

1. Voir son célèbre article « The Problem of Social Stability in Urban Russia », *Slavic Review*, 4, 1964 ; 1, 1965, qui a été à la source de nombreuses recherches.
2. Ziva Galili, Albert Nenarokov, Leopold H. Haimson, eds., *Menševiki v 1917 godu*, 3 vol., M., 1994-1997.